



CLASSIQUES
GARNIER

VICTOR (Sandrine), BERNARDI (Philippe), CHARRUADAS (Paulo), SOSNOWSKA (Philippe), SOUSA MELO (Arnaldo), NOIZET (Hélène), « Introduction », *Ædificare Revue internationale d'histoire de la construction*, n° 9, 2021 – 1, *Pierre et dynamiques urbaines*, p. 43-61

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12945-5.p.0043](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12945-5.p.0043)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2022. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

VICTOR (Sandrine), BERNARDI (Philippe), CHARRUADAS (Paulo), SOSNOWSKA (Philippe), SOUSA MELO (Arnaldo), NOIZET (Hélène), « Introduction »

RÉSUMÉ – Ce numéro thématique est le fruit du programme Dynamiques urbaines et construction dans l'Occident médiéval, et de son colloque final "Pierre et dynamiques urbaines". Le projet a eu pour objet l'étude de l'activité constructive en relation avec les différentes phases de développement urbain dans les villes de l'Occident médiéval. Son propos était de mettre en rapport les techniques, les matériaux et les bâtisseurs avec les transformations de la morphologie urbaine des XIII^e et XVI^e siècles.

MOTS-CLÉS – histoire de la construction, matériaux, pétrification, pierre, développement urbain

VICTOR (Sandrine), BERNARDI (Philippe), CHARRUADAS (Paulo), SOSNOWSKA (Philippe), SOUSA MELO (Arnaldo), NOIZET (Hélène), « Introduction »

ABSTRACT – The history of construction is as yet still largely unwritten in the countries of the West. This is even more the case in emerging and developing countries. Heterogeneity is an important factor: should accounts focus on the building and public works industry (known as BTP in France) or consider the entire sector? In France, construction is a major sector, supported by a small but varied oligopoly of groups of global scope, where the source of value lies in human capital (contractors, engineers, and laborers).

KEYWORDS – construction sector, building and public works (BTP), construction leaders, value and competitiveness, contractors, engineers and laborers, tradition and modernity

INTRODUCTION

Ce numéro thématique est le fruit du programme *Dynamiques urbaines et construction dans l'Occident médiéval*, financé au titre des projets Campus Hubert Curien « Pessoa » (avec le Portugal) et « Tournesol » (avec la Belgique) entre 2015 et 2017, et de son colloque final « Pierre et dynamiques urbaines » qui s'est tenu à l'Institut National Universitaire d'Albi en octobre 2019. Ce programme est né de la volonté d'un groupe d'historiens et d'archéologues belges, français et portugais de mieux faire dialoguer l'histoire urbaine et l'histoire de la construction. Il avait pour objet l'étude de l'activité constructive en relation avec les différentes phases de développement urbain dans les villes de plusieurs régions de l'Occident médiéval. Son propos était de mettre en rapport les techniques, les matériaux et les bâtisseurs avec les transformations de la morphologie urbaine – rues, places, parcellaire – qui ont eu lieu entre les XIII^e et XVI^e siècles dans divers pays occidentaux. Une telle démarche entendait faire émerger la pertinence heuristique des liens entre, d'une part, la mise en œuvre de certaines techniques constructives et/ou l'emploi de certains matériaux et, d'autre part, la spécificité de certains « moments » historiques caractérisés par un essor ou un déclin, une reconfiguration politique et/ou socioéconomique, une création ou reconstruction de (nouveaux) quartiers, une émergence de faubourgs. . .

L'image d'un remplacement progressif et général du bois par la pierre se présente comme un lieu commun tenace que la recherche bat pourtant en brèche depuis plusieurs décennies. Jean-Marie Pesez, s'interrogeant en 1985 sur « La renaissance de la construction en pierre après l'An Mil » n'était déjà pas sans nuancer l'idée de progrès technique liée à cette « renaissance » et rappelait « le retour de la construction en bois » observé chez certains paysans anglais¹. Les développements récents de la

1 Jean-Marie Pesez, « La renaissance de la construction en pierre après l'An Mil », in Odette Chapelot, Paul Benoît, éd., *Pierre et métal dans le bâtiment au Moyen Âge*, Paris, éditions de l'EHESS, 1985, p. 197-207.

recherche et notamment de l'archéologie urbaine ont considérablement modifié notre vision de l'habitat urbain du bas Moyen Âge. Des actes du colloque *Le bois et la ville du Moyen Âge au xx^e siècle*, parus en 1991 à l'ouvrage *La construction en pan de bois au Moyen Âge et à la Renaissance*, édité en 2013², l'approche misérabiliste de la maison de bois s'est fortement estompée. D'autres matériaux, tels que la terre, crue ou cuite, ou le plâtre, sont également venus enrichir l'idée que nous pouvons nous faire du paysage urbain médiéval³. Parallèlement, notre connaissance du matériau pierre s'est aussi affinée. Nous n'évoquerons que très rapidement l'importante série de publications livrées, depuis 1991, sous le titre *Carières et constructions*, pour nous arrêter sur le volume dirigé par Jacqueline Lorenz, François Blary et Jean-Pierre Gély : *Construire la ville. Histoire urbaine de la pierre à bâtir*, édité en 2014⁴. Malgré quelques réflexions collectives menées sur ce que l'on pourrait désigner comme « le chantier urbain⁵ », le constat qui s'impose alors aux curateurs de ce volume est celui de la faible part tenue par les recherches sur l'origine des matériaux lithiques, leur transport et l'organisation des grands chantiers,

2 *Le bois et la ville du Moyen Âge au xx^e siècle, Colloque Saint-Cloud, 1988*, Paris, éditions ENS, 1991 ; Frédéric Epaud, Clément Alix, éd., *La construction en pan de bois au Moyen Âge et à la Renaissance*, Rennes-Tours, Presses universitaires de Rennes-Presses universitaires François Rabelais, 2013.

3 Claire-Anne de Chazelles, Alain Klein, éd., *Échanges transdisciplinaires sur les constructions en terre crue. 1. Terre modelée, découpée ou coffrée. Matériaux et modes de mise en œuvre. Actes de la table-ronde de Montpellier, 17-18 novembre 2001*, Montpellier, Éditions de l'Espérou-École d'architecture du Languedoc-Roussillon, 2003 ; Claire-Anne de Chazelles, Hubert Guillaud, Alain Klein, éd., *Les constructions en terre massive : pisé et bauge. Échanges transdisciplinaires sur les constructions en terre crue, 2. Actes de la table-ronde de Villefontaine, 28-29 mai 2005*, Montpellier, Éditions de l'Espérou-École d'architecture du Languedoc-Roussillon, 2007 ; Claire-Anne de Chazelles, Alain Klein, Nelly Pousthomis, éd., *Les cultures constructives de la brique crue. Échanges transdisciplinaires, 3. Actes du colloque international Les cultures constructives de la brique crue*, Montpellier, Éditions de l'Espérou, École d'architecture du Languedoc-Roussillon, 2011 ; Sabrina Da Conceição, éd., *Gypseries. Gîpiers des villes et gîpiers des champs*, s. l., Creaphis, 2005 ; Yvan Lafarge, *Le plâtre dans la construction en Ile de France : techniques, morphologie et économie avant l'industrialisation*, thèse de doctorat, Université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne, 2013 ; Patrick Boucheron, Henri Broise, Yvon Thébert éd., *La brique antique et médiévale. Production et commercialisation d'un matériau*, Rome, École française de Rome, 2000.

4 Jacqueline Lorenz, François Blary, Jean-Pierre Gély, éd., *Construire la ville. Histoire urbaine de la pierre à bâtir*, Paris, CTHS, 2014.

5 Voir, par exemple Beatriz Arizaga Bolumburu, Jesús Ángel Solórzano Telechea, éd., *Construir la ciudad en la Edad Media*, Logroño, Instituto de Estudios Riojanos, 2010 et Aldo Casamento, éd., *Il cantiere della città. Strumenti, maestranze e tecniche dal Medioevo al Novecento*, Rome, Kappa, 2014.

dans l'essor qu'a connu l'histoire urbaine depuis quarante ans. L'approche est, certes, centrée sur la pierre, mais l'ouvrage engage à considérer celle-ci dans sa diversité. Il est bien ici question des matériaux lithiques plus que de la pierre. Des matériaux envisagés à travers l'étude de leurs schémas d'approvisionnement et de la mise en place des structures de production nécessaires à l'approvisionnement des chantiers urbains. Les contributeurs insistent ainsi sur la variété des lieux d'approvisionnement (urbains, périurbains, lointains ou, si l'on préfère, local, régional et transrégional), et sur la diversité des critères de choix⁶. Aux côtés des raisons économiques, techniques ou esthétiques, qui sont les plus fréquemment invoquées, les auteurs engagent à prendre en compte l'impact que peuvent avoir également le cadre légal dans lequel s'inscrivait le prélèvement des pierres, la nature et l'état des réseaux d'approvisionnement comme le niveau d'organisation des producteurs. Le passage progressif d'extractions nombreuses et modestes à une exploitation plus rationnelle et efficace a, dans de nombreuses localités, entraîné une professionnalisation de la production qui ne fut pas sans incidences sur l'approvisionnement des chantiers, plus soumis aux exigences des entrepreneurs. La diversité des ressources se conjugue à celle des critères de choix et des acteurs pour mettre en évidence la complexité d'interprétation des solutions adoptées. C'est dans la dynamique de ces travaux que s'inscrit le colloque *Le pietre delle città medievali. Materiali, uomini, tecniche (area mediterranea, secc. XIII-XV)*, organisé en 2017, cherchant à étendre la démarche à la Méditerranée occidentale dans les derniers siècles du Moyen Âge, à travers l'étude des usages de la pierre dans la ville médiévale, du marché urbain de la pierre et des ouvriers travaillant la pierre⁷.

La convergence entre histoire de la construction et histoire urbaine se manifeste également dans l'attention croissante portée par les historiens du fait urbain à la matérialité de la ville, à travers, par exemple, l'étude des « signes, traces, empreintes du pouvoir⁸ » ou « l'évolution du paysage

6 Didier Boisseuil, Christian Rico, Sauro Gelichi, éd., *Le marché des matières premières dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Rome, Publications de l'École française de Rome, 2021.

7 Enrico Basso, Philippe Bernardi, Giuliano Pinto, éd., *Le pietre delle città medievali : materiali, uomini, tecniche (area mediterranea, secc. XIII-XV) – Les pierres des villes médiévales : matériaux, hommes, techniques (aire méditerranéenne, XIII^e-XV^e siècles)*, Cherasco, Centro Internazionale di Studi sugli Insediamenti Medievali, 2020 (*Insediamento umani, popolamento, società*, 13).

8 Voir par exemple Patrick Boucheron, Jean-Philippe Genet, éd., *Marquer la ville. Signes, traces, empreintes du pouvoir (XIII^e-XV^e siècle)*, Paris-Rome, Éditions de la Sorbonne-École française de Rome, 2013.

urbain⁹ ». Le développement que connaît l'histoire de la construction et des chantiers urbains rejoint la préoccupation croissante des historiens et des archéologues pour la configuration matérielle de l'espace urbain : la « fabrique urbaine¹⁰ ». Si la forme même de la ville est déjà au centre des travaux de Pierre Lavedan à partir des années 1920 et occupe une place de choix dans le livre que Paul-Albert Février consacre, en 1964 au développement urbain en Provence ou dans *L'urbanisme au Moyen Âge* publié par Pierre Lavedan et Jean Huguency en 1974¹¹, l'étude du parcellaire même s'est affinée montrant que c'est parce que le bâti est repris en permanence que les formes du tissu urbain, viaires et parcellaires, se maintiennent. Si on adhère à l'approche proposée, on peut reprendre le concept de « transformission », à partir de l'hybridation entre « transmission » et « transformation », proposée par Gérard Chouquer pour d'autres objets (la transmission des formes parcellaires des centuriations romaines dans les plans parcellaires contemporains par le biais des transformations médiévales et modernes)¹². Concernant la morphologie urbaine, on pourrait mettre en avant l'idée selon laquelle il n'y a transmission du parcellaire urbain que parce qu'il y a un processus plus ou moins continu de transformation du bâti, depuis la construction initiale jusqu'à aujourd'hui, avec évidemment des phases d'accélération ou au contraire d'absence de reprise des travaux. Mais la transformission

9 Voir, par exemple, la série de colloques et de publications consacrée à ce thème sous la direction de Maria do Carmo Ribeiro et Arnaldo Sousa Melo, *Evolução da paisagem urbana. Sociedade e economia*, Braga, IEM, 2012 ; *Evolução da paisagem urbana. Transformação morfológica dos tecidos históricos*, Braga, IEM, 2013 ; *Evolução da paisagem urbana. Cidade e periferia*, Braga, IEM, 2014.

10 Voir par exemple Bernard Lepetit, Denise Pumain, éd., *Temporalités urbaines*, Paris, éd. Anthropos Economica, 1993 ; Marcel Roncayolo, *Les grammaires d'une ville. Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Paris, éd. EHESS, 1996 ; Henri Galinié, *Ville, espace urbain et archéologie*, Tours, Maison des Sciences de la Ville, 2000 ; Isabelle Backouche et Nathalie Montel, « La fabrique ordinaire de la ville », *Histoire urbaine*, 19, p. 5-9, 2007 ; Hélène Noizet, *La fabrique de la ville. Espaces et sociétés (IX^e-XIII^e s.)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007 ; Hélène Noizet, « Fabrique urbaine », in Jacques Lévy, Michel Lussault, éd., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2013, p. 389-391.

11 Paul-Albert Février, Paul-Albert Février, *Le développement urbain en Provence de l'époque romaine à la fin du XIV^e siècle (archéologie et histoire urbaine)*, Paris, E. de Boccard, 1964. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 202) ; Pierre Lavedan, Jeanne Huguency, *L'urbanisme au Moyen Âge*, Paris, Arts et métiers graphiques, 1974 (Bibliothèque de la Société française d'archéologie, 5).

12 Gérard Chouquer, éd., *Objets en crise, objets recomposés. Transmissions et transformations des espaces historiques. Enjeux et contours de l'archéogéographie, Études rurales*, 167-168 (2003).

n'est pas le seul cadre opératoire pour constituer une alternative aux conceptions temporelles trop linéaires et séquencées telles celles de Fernand Braudel, pourtant encore régulièrement citées comme un modèle. François Jullien¹³ souligne avec raison que le temps long, très ralenti, « à la limite du mouvant » de Fernand Braudel tombe dans la contradiction de l'immuable et conduit infailliblement à des pensées du non-changement. C'est dire que la compréhension de toute dynamique sociale, faite à la fois de reproduction et de changement, ne peut être appréhendée avec cette distinction temporelle entre temps long et temps court. Or, et c'est bien l'enjeu fondamental de l'histoire, comment rendre compte du changement continu dans le temps ? Comment changent les choses imperceptiblement et pourtant irrémédiablement ? Aucune société n'est stable : seul l'historien stabilise une société passée par la création d'un récit historique ne retenant que telle ou telle question.

Ce concept de « transformission », construit à partir l'analyse des plans parcellaires des XIX^e-XX^e siècles, permet donc de poser la question de l'évolution des formes urbaines autrement qu'en terme d'« origine ». Car ces plans ne permettent pas de voir un instantané du passé, et encore moins l'origine d'une forme contrairement à une ancienne tradition morphologique. On y voit la transmission de formes héritées d'un passé, non identifié au départ, jusqu'à la date du plan : cette transmission passe par des réappropriations, des transformations incessantes de l'usage de la forme héritée. Les architectes de l'école italienne de typomorphologie l'avaient déjà remarqué dans les années 1970, à travers les exemples de bâtiments célèbres, notamment romains. Si des bâtiments antiques existent encore actuellement en plan ou en élévation, c'est qu'ils n'ont pas cessé d'être repris, transformés, réaménagés à des fins différentes depuis l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, comme le théâtre de Marcellus ou le Panthéon. Or ce principe de transmission par la transformation incessante du bâti ne se limite pas aux seuls bâtiments : il peut être étendu à n'importe quelle composante de l'espace urbain observée en plan. Toujours à Rome, l'archétype en est donné avec la place Navone¹⁴, qui correspond à une forme urbaine en plan héritée de l'Antiquité, et non plus un bâtiment

13 François Jullien, *Les transformations silencieuses*, Paris, éd. Grasset, 2010, p. 139.

14 Jean-François Bernard, éd., *Piazza Navona, ou Place Navone, la plus belle & la plus grande : du stade de Domitien à la place moderne, histoire d'une évolution urbaine*, Rome, École française de Rome, 2014 et en particulier Jean-François Chauvard, « Structures et fonctions

en élévation. Quand on regarde en plan la forme elliptique héritée du stade de Domitien construit en 86, peut-on se contenter de dire que la forme est antique ? Non, car le stade a été détruit depuis le ^v^e siècle, tandis que de nombreux bâtiments qui bordent la place et lui donnent sa forme si caractéristique datent de l'époque médiévale et baroque (l'église Sainte-Agnès et le Palais Pamphili par exemple). On ne peut donc pas expliquer cette forme urbaine actuelle par le seul stade antique. Il est indispensable d'intégrer dans l'explication les réaménagements postérieurs opérés par les sociétés qui ont réinvesti cet espace en lui donnant une nouvelle fonction, celle de place. L'exemple de la place Navone oblige de reconnaître le principe de la transmission des choses par leur transformation permanente. Ce principe est fondamental : il n'est pas une option, mais la condition *sine qua non* par laquelle les choses durent dans le temps. À partir des plans parcellaires, on peut mener non pas une étude de l'origine d'une forme, mais de sa transmission dans le temps : la relation au temps ne peut pas être linéaire, continue et directe entre le passé de la forme et le présent du plan. L'idée de fond est que le passé n'existe pas en tant que tel. Il existe par des productions propres (une voie, une domus, une enceinte...) qui ne sont parvenues jusqu'à nous que par des procédures ultérieures, c'est-à-dire que la connaissance que nous en avons est nécessairement filtrée, médiatisée par des accords sociaux postérieurs à l'impulsion initiale. Se limiter à rechercher l'origine des formes implique de croire à un temps historique unilinéaire et séquentiel – dans lequel chaque temporalité chasse celle qui la précède. A contrario, travailler sur la transmission des formes héritées implique d'aller au-delà de l'impulsion initiale de la production d'une forme : il faut certes l'identifier, mais il est ensuite tout aussi nécessaire d'observer, chaque fois que possible, les étapes ultérieures de la réappropriation.

Pour y parvenir, on peut mobiliser plusieurs concepts, qui ont émergé depuis quelques décennies dans des contextes scientifiques différents, mais qui entretiennent des relations de proximité entre eux (et ce n'est sans doute pas un hasard) : la transformission, l'auto-organisation et la bifurcation de l'analyse systémique¹⁵, la résilience issue de la psychologie

d'un lieu central : la place Navone entre la fin du ^{xv}^e siècle et le milieu du ^{xix}^e siècle », p. 323-324.

15 François Favory, Jean-Luc Fiches *et alii*, *Des oppida aux métropoles. Archéologues et géographes en vallée du Rhône*, Paris, Anthropos, Economica, 1998 ; Bernard Lepetit, Denise Pumain, éd., *Temporalités urbaines*, Paris, éd. Anthropos Economica, 1993.

comme de la physique des matériaux¹⁶, le processus incrémental¹⁷ (ou *path dependancy*), la transformation silencieuse¹⁸. Tous ces outils nous servent à penser la double nature de toute dynamique sociale, à savoir la reproduction qui s'opère à travers le changement. Tous ces concepts mettent en avant une logique processuelle qui intègre le devenir des produits sociaux dans une temporalité qui dépasse celle de leur production. Si tout est transitoire et aucune société ou situation n'est stable, toutes les sociétés produisent des objets qui fixent leur idéal par des matérialités ; dès lors, ces dernières peuvent exister indépendamment de la finalité initiale qui les a produites, et peuvent être réinterprétées et réinvesties de sens dans de nouvelles configurations sociales.

Donc, on peut alors considérer le processus urbain comme un enchaînement impensé et auto-structuré de projets, qui fait interagir des pratiques spatiales (que les géographes appellent des spatialités¹⁹) avec les espaces hérités de projets antérieurs. Ces espaces peuvent rejouer ou au contraire bifurquer, ce qui a pour conséquence de réactualiser ou de modifier le système. La difficulté est double : il faut d'une part dépasser la seule temporalité de l'homme en tant qu'individu : le social existe au-delà de la somme des individus (temporalité du processus). Mais, de manière inversement symétrique, il faut aussi voir que les pratiques individuelles (les projets) sont révélatrices des grands mouvements qui agitent les sociétés, des lignes de force qui définissent le social. Quel qu'il soit, tout projet déborde largement de la psychologie individuelle et contient en même temps tout le social.

L'ensemble de cet outillage intellectuel permet d'envisager autrement la production sociale de la morphologie urbaine. En effet, hommes et sociétés fabriquent, à un moment donné et en fonction de contingences et de finalités spécifiques à ce moment, un système urbain particulier.

16 La résilience désigne la capacité pour un système d'absorber, d'utiliser ou même de tirer bénéfice des perturbations et des changements qui l'atteint et de persister sans subir de changement qualitatif dans sa structure jusqu'à un certain point, dénommé bifurcation. Christina Aschan-Leygonie, « Vers une analyse de la résilience des systèmes spatiaux », *L'Espace géographique*, 29, n° 1, 2000, p. 64-77.

17 Franck Scherrer, « Désynchroniser, resynchroniser l'action collective urbaine. Entre temps diégétique et temps incrémental : l'action collective urbaine dans la longue durée », *Rencontres de Gadagne*, « Les rythmes urbains », Lyon, Musée Gadagne, 2004, p. 39-47.

18 François Jullien, *Les transformations silencieuses...*, *op. cit.*

19 Michel Lussault, *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Paris, éd. du Seuil, 2007.

Défini par un certain agencement de ses composantes viaire, parcellaire et bâtie, le système urbain peut – ou non – être repris par les sociétés se déployant ultérieurement dans le même espace, moyennant des procédures de réajustement. Et alors que les pratiques sociales évoluent, les structures spatiales peuvent continuer à faire système pour les nouveaux acteurs qui les adaptent à leurs nouveaux besoins. L'exemple typique, quasiment paradigmatique, est la transformation des anciennes lignes de fortifications en boulevards périphériques au cours du XIX^e siècle, largement évoquée par les auteurs du début du XX^e siècle, témoins de cette mutation récente à leur époque²⁰. Si la matérialité et la fonction changent radicalement, la forme globale de la ceinture urbaine, à l'échelle de la ville, se maintient. Cette plasticité du système urbain qui peut, jusqu'à un certain point, absorber des changements d'usage tout en gardant sa structure principale, correspond à sa résilience. Ainsi définie comme une mise en adéquation récurrente des structures spatiales héritées et des usages sociaux, cette notion, comme celles de « rejeu », de réactualisation ou de réactivation des formes, nous paraît plus pertinente que celles de persistance, pérennité ou d'inertie spatiale. Ces dernières expressions minimisent la part du social dans la production de l'espace, comme si les formes se reproduisaient toutes seules : si résilience urbaine il y a, elle ne résulte pas d'une capacité plus ou moins grande des dispositifs spatiaux à perdurer et à se reproduire par eux-mêmes, mais de la relation que les acteurs entretiennent avec ces dispositifs spatiaux en fonction de leurs modes vie. Ainsi les choix opérés, consciemment ou non, en matière de logement et de déplacement, conditionnés notamment par la gestion de l'écart entre moi et les autres et la capacité ou non de projection du corps dans l'espace public, peuvent réactiver d'anciennes formes urbaines ou au contraire en produire de nouvelles.

Il s'agit donc de considérer que les pratiques sociales, conçues comme des manières d'agir avec l'espace, se réalisent avec et produisent des formes urbaines, dont on peut étudier les composantes viaire, parcellaire et bâtie. Ces formes constituent un réservoir, un gisement d'opportunités triées par le temps, toujours possibles, jamais assurées. Une fois réifiées, c'est-à-dire matériellement construites, elles peuvent redevenir virtuelles, de plus en plus jusqu'à disparaître, si les sociétés ultérieures

20 Sandrine Robert, « Comment les formes du passé se transmettent-elles ? », *Études rurales*, 167-168, 2003, p. 115-132, ici p. 118.

ne les chargent pas d'un nouveau sens ; elles peuvent, au contraire, être reprises, le plus souvent en étant réinterprétées et réagencées, d'autant plus transmises qu'elles ont été transformées, bref transformisées.

C'est riche de ces nouvelles approches, mais également en s'appuyant sur les dernières publications sur l'histoire de la construction médiévale que l'équipe de ce projet a cherché à pointer les forces et les faiblesses des traditions actuelles de recherche et des questionnaires les plus en vogue. Les intervenants ont ainsi fait émerger dans leur contribution l'importance des rapports entre l'usage de certaines techniques constructives et les grandes pulsations de la vie de la cité (essor général ou partiel – économique, démographique, etc. ; repli général, partiel ; crise ; reconfiguration politique ; etc.). D'un point de vue méthodologique et sans surprise s'est manifesté dans le même temps l'impérative nécessité, pour appréhender pleinement les objets étudiés, de lier intimement histoire des textes et archéologie de la culture matérielle. Ce recensement critique a permis de dégager les approches les plus intéressantes des modèles plus traditionnels de l'histoire urbaine, souvent trop figés ou déconnectés parce que n'accordant qu'une importance secondaire à la question matérielle et constructive. Les idées fortes et les perspectives émanant de ce travail double soulignent l'importance de moduler les échelles d'analyse (à la fois chronologique et géographique) quant il s'agit d'aborder le lien entre pierre et dynamiques urbaines, par trop souvent traité à grands traits, ou résumé rapidement par le terme « pétrification ». L'enjeu ici a consisté à relire ce point historiographique en proposant de nouvelles échelles, de nouveaux angles d'observations, de nouveaux terrains. Il apparaît que le lien entre pierre et dynamique urbaine est plus complexe et moins déterministe que longtemps envisagé.

L'approche gagne en effet à retenir tout d'abord une enquête davantage microhistorique, au niveau des parcelles, au niveau des fonctions socio-économiques des bâtiments envisagés et au niveau des quartiers, la ville ne devant plus être envisagée comme un tout homogène, mais bien comme une agglomération de parties aux spécificités particulières. Ainsi, la maison est à observer comme un « fait social total » charriant des valeurs à la fois économiques, constructives, mais aussi sociales et culturelles. Clément Alix et Daniel Morleghem analysent dans leur contribution la maison dans un réseau, un contexte global. L'étude commence donc « au ras du sol » pour montrer la diversité au sein de la parcelle (mur

avant, mur arrière...), mais aussi d'une parcelle à l'autre, d'une rue à l'autre ... Paulo Charruadas et Philippe Sosnowska commencent ainsi leur enquête à cette microéchelle. De plus, une plus grande attention doit être portée aux acteurs que sont les « propriétaires » (comme les *virii hereditarii* étudiés par Marie Christine Laleman), les « censitaires »/locataires, les commanditaires, les opérateurs du secteur de la construction, les divers niveaux du pouvoir urbain (roi, évêque, seigneur, municipalité), en vue d'aboutir à une image la plus complexe possible de l'organisation matérielle de la ville en construction et mutation. Parler des acteurs dans l'intersection entre histoire de la construction et évolution urbaine aux XIV^e-XVI^e siècles, c'est penser à ceux qui ont pris les décisions de bâtir, mais aussi de régler, d'embellir d'une certaine manière, commanditaires et décideurs, ou qui ont poussé à les faire – de façon consciente, ou tout au contraire de façon inconsciente –, tout en pensant à ceux qui ont bâti pour répondre aux commandes qui leur ont été faites, artisans et entrepreneurs, selon certaines connaissances et schémas opératoires. En effet, les acteurs matérialisent des liaisons et une connectivité entre l'histoire de la construction et l'évolution des processus urbains. Les pouvoirs politiques urbains, celui du roi, ou de l'évêque ou du seigneur de la ville, comme celui des oligarchies urbaines, ou des élites économiques ou sociales, « marquent la ville », ou tentent de le faire. La décision de (re)construire un bâtiment, ou avec telle disposition architecturale ou le choix de certains matériaux, tout comme son contraire, c'est-à-dire l'interdiction de construire certains types de bâtiments ou d'utiliser certains matériaux ou techniques relève du projet politique. Préférer le emploi de matériaux²¹, pour une question de prestige, est un choix politique, comme l'ont bien démontré certains auteurs, dont Patrick Boucheron entre autres²². Quand le roi João I du Portugal décide, par exemple, de l'ouverture d'une rue nouvelle à Porto et à Lisbonne, il définit les dimensions de la rue et des bâtiments à construire, il interdit certains métiers dans cette rue. Le roi décide, mais ce sont les pouvoirs communaux et les particuliers qui vont acheter les lots et construire les bâtiments, selon les spécifications

21 Jean-François Bernard, Philippe Bernardi, Daniela Esposito, éd., *Reimpiego in architettura. Recupero, trasformazione, uso*, Rome, École française de Rome, 2008.

22 Patrick Boucheron, *Le pouvoir de bâtir. Urbanisme et politique édiliciaire à Milan XIV^e-XV^e siècles*, Rome, École française de Rome, 1998 ; Patrick Boucheron, Jean-Philippe Genet, éd., *Marquer la ville. Signes, traces, empreintes du pouvoir (XIII^e-XVI^e siècles)*, Rome, École française de Rome, 2014.

définies par le roi, certes, mais forts de contraintes locales²³. Le cas du pavage parisien, proposé par Léa Hermenault dans ce numéro, en est une parfaite illustration, en tension entre la charge symbolique et les disponibilités financières des prévôts des marchands. Dans le même ordre d'idée, il est important de mettre en œuvre le paramètre « mode » dans les choix constructifs, c'est-à-dire la signification sociopolitique du langage architectural. Que veut dire le commanditaire par les matériaux, les couleurs, les formes choisies ? Ce point permet de compléter et de nuancer la lecture économique traditionnellement mise en avant dans l'interprétation, même si, d'un point de vue heuristique, ce paramètre se révèle évidemment difficile à étudier et nécessite une critique des sources, un jeu de comparaisons et une méthodologie rigoureuse pour l'administration de la « preuve ». Vers 1400, lorsque le seigneur de Milan Jean Galéas Visconti rompt avec la tradition lombarde pluriséculaire de l'usage de la brique en faisant appel en quantité au marbre pour le dôme de Milan, on peut dire qu'il affirme une certaine image de la puissance princière associée à ce matériau. Mais l'interprétation peut parfois aller plus loin. Dans les années 1450-1460, lorsque le duc Philippe le Bon exige que son *Aula Magna* à Bruxelles ou que son palais Rihours à Lille, deux constructions réalisées à son intention aux frais des communes respectives, soient parementées de pierres de Bruxelles, et que les briques ne soient donc pas apparentes, il paraît probable qu'il entend par là égaliser les grands chantiers commandités par les villes marchandes de Flandre, de Brabant et de Hollande où les grands monuments publics et religieux étaient alors bâtis avec cette pierre en vue d'affirmer la prospérité de leurs élites urbaines. À la fin du même siècle, l'importante famille de Ravenstein, très proche de la cour bourguignonne, puis habsbourgeoise, se fait édifier à Bruxelles un imposant hôtel mobilisant majoritairement la brique (la pierre n'étant utilisée que pour les éléments structurants – linteaux, seuils, montants de baies...) montrant une autre logique (une volonté de se « fondre » dans la tradition locale ou simple souci de limiter les coûts ?) à l'œuvre qui invalide l'idée intemporelle d'une pierre plus noble que la brique.

23 Maria do Carmo Ribeiro, Arnaldo Sousa Melo, « O crescimento periférico das cidades medievais portuguesas (séculos XIII-XVI) : a influência dos mesteres e das instituições religiosas », in Maria do Carmo Ribeiro, Arnaldo Sousa Melo, éd., *Evolução da Paisagem Urbana : cidade e periferia*, Braga, CITCEM e IEM, p. 79-116, surtout p. 101-102 et 109-110.

L'important, en outre, est de replacer ces observations et analyses dans un contexte historique finement détaillé, rendant alors possible de faire émerger la pertinence de certains « épisodes » de l'histoire urbaine – parfois remarquables, parfois anodins – pour saisir les interactions entre dynamiques urbaines et nécessités/(im)possibilités constructives. On songe, par exemple, à des moments-clés tels que des reconstructions après désastre (incendies, tremblements de terre, guerres) ou, moins spectaculaires, un quartier nouvellement investi d'une forte attractivité et qui se densifie, à l'exemple de plusieurs villes des Pays-Bas, dont Gand, sur laquelle porte le travail de Marie Christine Laleman, et au Portugal à la fin du Moyen Âge comme le montrent Arnaldo Sousa Melo et Mario do Carmo Ribeiro, ou encore les exemples des quartiers de lotissement avec construction par les censitaires, exposés par Caroline de Barrau pour Perpignan au XIII^e siècle ou encore le cas de Toulouse développé par Quiterie Cazes qui souligne qu'au XIII^e siècle la brique s'impose dans le tissu urbain de la cité alors au faîte de son essor économique²⁴. Le tout constitue autant de bifurcations vers un redéploiement ou une réorganisation des modes d'habiter et des pratiques constructives. Mais, dans le même temps, il faut prendre en considération la longue durée des phénomènes, ce qui permet de nuancer et de mieux caractériser les relations entre les « évolutions » urbaines et celles de la construction. Les études sur l'habitat urbain ancien s'inscrivent souvent dans un schéma de pensée fondé sur des notions, parfois inconscientes, mais en réalité très présentes en arrière-plan, comme celles de la durée, la pérennité, la permanence ou encore l'inertie des structures parcellaires et bâties, qui peuvent être restées en place depuis, le plus souvent, la fin du Moyen Âge, mais également, comme l'exemple de la place Navone l'a montré plus haut, l'époque antique. Comme si une fois construites, les structures bâties n'avaient que peu bougé, comme si elles s'étaient maintenues plus ou moins telles quelles jusqu'à aujourd'hui. C'est le cas notamment du paradigme de la loi de persistance du plan de Pierre Lavedan²⁵. Les vestiges étudiés sont parfois datés uniquement par l'époque initiale du bâtiment, celle de la mise en

24 Ces deux communications, exposées lors du colloque tenu à Albi, feront l'objet d'une publication ultérieure dans des *varia* de la revue. Il est possible de trouver un résumé de ces interventions sur le carnet du colloque, disponible en ligne : <https://blogs.univ-jfc.fr/dynamiquesurbaines/resume-des-communications/>

25 Pierre Lavedan, *Qu'est-ce que l'urbanisme ?*, Paris, H. Laurens, 1926, p. 91. Ce cadre de pensée, bien qu'ancien, est repris notamment dans les travaux de Bernard Gauthiez, par

place des premières structures, sans tenir compte des reprises ultérieures et des modifications postérieures, qui sont souvent minorées. Or il apparaît que pour être architecturalement minimales, ces micromodifications, qui se font à une petite échelle (redécoupage de la desserte interne d'un étage, percement d'une baie, modification des accès...) sont capitales et constituent la condition *sine qua non* pour qu'un bâtiment ancien existe encore aujourd'hui en élévation, comme l'a parfaitement illustré l'étude menée par Bernard Sournia et Jean-Louis Vayssette pour Montpellier²⁶.

Il semble utile, à l'instar d'autres travaux réalisés pour des périodes plus récentes²⁷ de modifier ce cadre de pensée : il ne faut pas réduire la temporalité d'un bâtiment ancien à sa seule phase initiale de construction, mais il faut aussi faire une place à la dynamique constructive de longue durée, qui affecte nécessairement tout bâtiment ancien encore en élévation : ce n'est que parce qu'il y a une dynamique de micromodifications que la structure d'ensemble du bâtiment, et au-delà du tissu urbain, se maintient dans le temps. Le cas génois, proposé ici par Anna Boato, est sur ce point particulièrement révélateur des transformations à court, moyen et long terme du bâti.

La relecture épistémologique engagée nous conduit également à prêter une attention particulière aux interactions entre matériaux et techniques, mais également entre les matériaux dans toute leur déclinaison : l'émergence d'une nouvelle technique ou d'un nouveau débouché peut induire en effet l'essor d'un nouveau matériau, l'essor d'un nouveau matériau pouvant engendrer à son tour l'essor d'une nouvelle technique. Pris souvent séparément dans l'historiographie, ces matériaux et leurs techniques doivent donc être appréhendés autant que possible dans une vision holistique. La connaissance approfondie des milieux considérés et des matériaux potentiellement mobilisables est un passage obligé pour émettre des hypothèses d'explication des choix observés. Ainsi, une attention toute particulière se doit d'être portée aux systèmes

exemple : *Espace urbain. Vocabulaire et morphologie, Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France*, Paris, Monum, éd. du Patrimoine, 2003, p. 232.

26 Bernard Sournia, Jean-Louis Vayssettes, *Montpellier : la demeure classique (Cahiers du Patrimoine, 38)*, Paris, Éditions et Inventaire général, 1994.

27 Charles Davoine, Maxime L'Héritier, Ambre Péron d'Harcourt, éd., *Sarta Tecta : De l'entretien à la conservation des édifices. Antiquité, Moyen Âge, début de la période moderne*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2021.

productifs. Le « modèle » présenté de manière quelque peu simpliste par M. Aubert²⁸, voulant qu'« au moment d'entreprendre une nouvelle construction, on s'efforçait de trouver sur place ou dans les environs immédiats les carrières de pierre, le sable, la chaux indispensable, et aussi les forêts pour le bois... » n'a évidemment plus cours. « Il ne pourrait s'appliquer, et encore, qu'au bâtiment rural²⁹ ».

Ce qui transparaît aujourd'hui, c'est plutôt « la maîtrise et la complémentarité des “espaces” nécessaires à l'approvisionnement des chantiers, l'importance des marchés et des marchands, la volonté de réduire les coûts³⁰ ».

Un problème complexe que « cette maîtrise et cette complémentarité (...) ». Les recherches révèlent aussi bien des géographiques relativement simples que d'autres étonnamment complexes et mouvantes, obligeant au moins à nuancer les déterminismes de la proximité et du milieu naturel. (...) Si l'on avait toujours intérêt à mettre à profit des régions proches, celles-ci, selon les matériaux, les qualités, voire les partis pris architecturaux, pouvaient être inappropriées, inexistantes ou en quantités insuffisantes. » « Grosso modo » et en simplifiant beaucoup, deux « modèles » paraissent avoir existé : celui d'un « espace » d'approvisionnement homogène ou relativement homogène (d'un point de vue politique notamment) [Florence, Namur, Milan, Aix-en-Provence], celui d'« espaces pluriels, se recombinaient sans cesse, au gré des conjonctures et des réseaux marchands³¹ ».

28 « La construction au Moyen Âge », *Bulletin Monumental*, n° 118, 1960, p. 309.

29 Jean-Pierre Sosson, « Le bâtiment : sources et historiographie, acquis et perspectives de recherches (Moyen Âge, débuts des Temps Modernes) », in Simonetta Cavaciocchi, éd., *L'Edilizia prima della Rivoluzione industriale sec. XIII-XVIII. Atti della trentaseiesima Settimana di studi (26-30 avril 2004)*, Prato-Florence, 2005, p. 83.

30 Jean-Pierre Sosson, « Le bâtiment... », *op. cit.*, p. 84. Il est également possible de citer l'auteur à ce propos : En effet, « les espaces économiques (...) au-delà des déterminismes trop faciles de la proximité et du milieu naturel, sont à “géométrie variable” et constituent parfois d'étonnants “patchwork”, dont rendent compte tant les réseaux et intermédiaires marchands que la volonté de réduire les coûts (...) constituant en tout cas toujours un tissu serré et complexe d'échanges réagissant à de multiples paramètres : importance et nature de la demande ; moyens financiers ; proximité, abondance et qualité des matériaux désirés, voies de communication, relations commerciales unissant centres producteurs et distributeurs, rupture de charge, etc. » (Jean-Pierre Sosson, « Histoire économique du bâtiment (XIII^e-XVI^e siècles) : questions à l'archéométrie », in Patrick Hoffsummer et David Houbrechts éd., *Matériaux de l'architecture et toits de l'Europe. Mise en œuvre d'une méthodologie partagée*, Namur, Institut du Patrimoine Wallon, 2008, p. 12-13).

31 Jean-Pierre Sosson, « Le bâtiment... », *op. cit.*, p. 85-86.

On sait donc aujourd'hui que cette question de l'architecture comme produit de l'environnement ou de son milieu naturel est fragmentaire tant elle masque, dans un certain nombre de cas, la complexité des rapports entre villes et ressources, parfois lointaines. Sur un plan géographique, tout d'abord, l'environnement d'une ville n'est jamais isotrope. Au contraire, il se configure et reconfigure diversement selon les relations commerciales qui sont dynamiques : une liaison à bas coût, un fleuve le plus souvent, voire tout simplement la mer, pouvait déployer considérablement et sous des formes très irrégulières les zones d'exportations rentables ; ce qui disqualifie *ipso facto* la notion d'environnement urbain comme étant ce qui « environne » la ville et qui en constituerait passivement le creuset matériel.

Sur le plan économique, ensuite – mais c'est un truisme de le dire –, les villes médiévales se sont développées à partir du Moyen Âge central dans un contexte d'essor commercial prononcé. Les villes se sont imposées comme des lieux centraux de marché impliquant rapidement, en ce qui concerne les matériaux de construction, des processus de mise en relation entre des zones d'extraction et de production spécialisée, plus ou moins proches ou lointaines, et des bassins de consommation que furent les agglomérations (*market integration*). Cette mise en relation a pu se produire dans un lien direct, disons rectiligne entre gisement et marché urbain, comme elle a pu s'opérer via des connexions commerciales parfois sinueuses, reposant sur des réseaux commerciaux interurbains et dans des filières d'entrepreneurs marchands. Dans ces contextes, un lieu d'extraction fiable et intensif, même éloigné, pouvait fournir des matériaux meilleur marché qu'un lieu d'extraction proche, mais à l'organisation économique et au système d'exploitation moins bien rodé. Le bois d'Ardenne, dans le sud-est de la Belgique actuelle, en est un bon exemple. L'espace ardennais apparaît avant le XVII^e siècle (et le développement d'une industrie métallurgique) comme une région faiblement exploitée, ce qui a contribué au maintien d'une couverture forestière importante. L'existence d'un fleuve à haut débit longeant la forêt ardennaise et coulant vers la mer du Nord (la Meuse), a rendu possible la mise en place d'une route commerciale reliant les contrées fortement peuplées et urbanisées, mais très faiblement boisées, qu'étaient alors la Flandre et la Hollande. Au départ des ports (et des structures opérationnelles des

marchands) de Namur et de Liège, les bois ardennais étaient exportés par flottage vers le Nord depuis au moins le XIII^e siècle ; la ville de Dordrecht (et les marchands locaux ou étrangers), en Hollande actuelle (au cœur de la région dite des grands fleuves), s'imposa dans ce trafic comme un point de transit (lieu d'étape) et de redistribution. Le cas des bois baltes et scandinaves, acheminés avec de multiples ruptures de charges via les ports de la Hanse sur la Baltique jusqu'en mer du Nord, constitue un exemple encore plus spectaculaire de ces réseaux complexes d'approvisionnement, irriguant au final les anciens Pays-Bas, les îles Britanniques, une partie de l'Allemagne et de la France³². Les exemples des villes subalpines, traités par Enrico Lusso, montrent la persistance dans l'emploi de certains matériaux, bien au-delà de la période traditionnellement retenue comme celle de la « pétrification » des villes, la démentissant de fait.

Sur le plan social et politique, enfin, les ressources du milieu naturel, aussi favorable fût-il, ne furent jamais données telles quelles : ces produits potentiels ne sont en effet devenus des ressources en tant que telles, des matériaux pour les marchés et pour les villes, que lorsque des hommes les ont perçus comme tels, en aménageant les infrastructures d'exploitation sur place, en développant les activités en entreprises, et en organisant les infrastructures de transport facilitant les transferts vers les lieux de consommation. Ce point disqualifie une certaine représentation du cadre géographique traditionnel, passif, au profit d'une prise en compte plus dynamique des territoires dans leurs relations aux « acteurs », ceux faisant l'offre comme ceux représentant la demande : les propriétaires fonciers de ressources, connaissant les

32 Stéphane Lebecq, « Frisons et Vikings : remarques sur les relations entre Frisons et Scandinaves aux VII^e-IX^e siècles », *Actes des congrès de la Société d'Archéologie Médiévale*, 2-1, 1989, p. 45-59 ; Lucie Malbos, *Les ports des mers nordiques à l'époque viking (VII^e-X^e siècle)*, Turnhout, Brepols (Haut Moyen Âge, 27), 2017 ; Raymond Van Uytven, « L'approvisionnement des villes des anciens Pays-Bas au Moyen Âge », in Charles Higounet, éd., *L'approvisionnement des villes : De l'Europe occidentale au Moyen Âge et aux Temps Modernes*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2020, p. 75-116 ; Anne Nissen Jaubert, « Lieux de pouvoir et voies navigables dans le sud de la Scandinavie avant 1300 », in Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public, *Ports maritimes et ports fluviaux au Moyen Âge : XXXV^e Congrès de la SHMES (La Rochelle, 5 et 6 juin 2004)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2019, p. 217-233. Stéphane Curveiller, « Complémentarités et rivalités des ports maritimes en Flandre occidentale à la fin du Moyen Âge », in Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public, *Ports maritimes et ports fluviaux au Moyen Âge ...*, *op. cit.*, p. 245-260.

débouchés possibles et décidant d'y répondre ; les marchands et les constructeurs, informés à la fois de l'existence de lieux d'extraction/production et des besoins urbains, et même capables d'imaginer les adaptations technologiques pour faire correspondre offre et demande ; les autorités urbaines et seigneuriales, enfin, dans leur rôle de législateurs et d'organisateur du marché public urbain et, surtout, dans celui plus ponctuel de commanditaires financièrement puissants et capables d'« ouvrir la voie ». Certains grands chantiers qu'ils ont pu commanditer et/ou conduire ont contribué parfois, bien au-delà du seul chantier en question, à la découverte et/ou au développement de pôles de ressources, à l'aménagement de routes marchandes les reliant, à la constitution de maîtrises techniques, d'habitudes constructives et de canons esthétiques, à la mise en place, de la sorte, de nouvelles géographies économiques au sein du système productif « bâtiment ». L'exemple d'Orléans, traité par Clément Alix et Daniel Morleghem est à ce sens particulièrement parlant. Ces géographies sont perpétuellement remises à jour avec la circulation des informations et la transformation constante des ressources exploitées et donc de l'offre. On ne saurait mieux dire à quel point l'environnement physique des ressources fut médiatisé par les structures économiques, sociales et techniques.

L'articulation entre les zones d'approvisionnement (du local à l'« international ») oblige à envisager les villes au cas par cas, en faisant la part des disponibilités proches et des possibilités commerciales plus lointaines dans un cadre à la fois économique, sociale et politique, sans jamais négliger les aspects techniques. Puisqu'il s'agit d'assembler des matériaux entre eux, la construction est par définition un secteur d'activité mouvant en fonction de nombreux paramètres techniques en jeu. Les matériaux sont en perpétuelle interaction entre eux, mais, aussi sur le plan architectonique, ils sont en tension avec leur mise en œuvre : une variation dans la disponibilité d'un certain matériau entraîne ipso facto la compensation par un autre ou par le même matériau mise en forme autrement ; dans le même temps, changer de matériau induit des changements sur le plan technique, etc., comme l'illustre le travail de Luisa Trindade sur le cas portugais.

On comprend aussi que l'historiographie actuelle, fortement cloisonnée en spécialités matérielles ou thématiques – historiens de l'économie, dendrochronologues spécialistes du bois, spécialistes du lithique, experts en

terres cuites architecturales, ou encore scientifiques du métal – constitue un frein à la compréhension d'ensemble du bâti et du secteur de la construction. Il faut « globaliser » pour une approche analytique performante. L'étude des structures économiques et des pratiques constructives à Bruxelles à la fin du Moyen Âge suggère un tel complexe d'interactions entre plusieurs matériaux, comme démontré dans la communication de Paulo Charruadas et Philippe Sosnowska. La seconde moitié du XIV^e siècle voit manifestement l'essor d'un commerce d'exportation de pierres calcaires extraites des carrières de la région. Ces pierres sont abondamment attestées dans les grandes constructions bruxelloises depuis au moins le XI^e siècle (églises, collégiales, première enceinte urbaine du XIII^e siècle, etc.). Dans le même temps, la brique, quasi inexistante dans les textes écrits comme en fouilles, semble connaître des développements significatifs à partir de la fin du XIII^e siècle ou au début du XIV^e siècle, amplifiés bientôt par l'érection dans l'urgence d'une imposante enceinte construite dans les années 1357-1389. L'articulation précise entre les deux phénomènes nous est mal connue faute de sources. En l'état des connaissances, le développement de la brique apparaît vraisemblablement, d'une part, comme une réponse pratique au développement de la mitoyenneté, à l'essor commercial (et à l'exportation hors de la région) de la pierre blanche, d'autre part, enfin, comme une solution commode aux besoins d'un approvisionnement rapide et efficace des constructions urbaines à un moment où la ville, surtout dans les quartiers périphériques, connaît une période de hausse démographique et de densification du tissu bâti (standardisation, confection proche du chantier limitant les frais de transport). Néanmoins, si le nouvel horizon commercial de la pierre de Bruxelles encouragea l'essor de l'industrie briquetière, il dut aussi modifier en conséquence les conditions d'approvisionnement en bois de feu, produire des briques réclamant des quantités conséquentes de combustibles. De manière systémique, pierre, brique et bois (combustible et bois d'œuvre) apparaissent en interrelation étroite. Et on comprend donc que systèmes productifs, réseaux commerciaux et systèmes constructifs sont à prendre en considération dans une même perspective.

Dans le même ordre d'idée, il convient enfin de prendre la mesure de la complexité des milieux de consommation de ces matériaux. Faire l'impasse sur ces questions revient à renoncer à un jeu de données essentiel qui fertilise le cadre de l'interprétation. C'est sur ces bases que le colloque

d'Albi s'est réuni, invitant les chercheurs à enrichir, contredire, compléter les éléments mis en avant par le projet « Dynamiques urbaines ». Nous avons retenu certaines communications particulièrement illustratives pour ce numéro spécial de la revue *Aedificare*.

Sandrine VICTOR
INU Champollion – Framespa
UMR 5136

Philippe BERNARDI
CNRS, LaMOP UMR 8589

Paulo CHARRUADAS
Centre de recherches en Archéologie
et Patrimoine de l'Université libre
de Bruxelles

Philippe SOSNOWSKA
Faculté d'Architecture de
l'Université de Liège

Arnaldo Sousa MELO
LAB2Pt, Universidade do Minho

Hélène NOIZET
Université Paris 1, LaMOP
UMR 8589